



Valérie Donzelli dans *7 ans* de Jean-Pascal Hattu.

7 ans

de JEAN-PASCAL HATTU

France, 2006. Avec : Valérie Donzelli, Cyril Trolley, Bruno Todeschini.
Durée : 1 h 26. Sortie le 21 février.

Belle ligne, mais trompeuse, que celle ébauchée par le premier film de Jean-Pascal Hattu. Trois corps s'y croisent et partagent les murs d'une prison. L'un, celui de Maïté, s'y cantonne au périmètre du parloir, le temps des visites chronométrées qu'elle rend à son mari, Vincent, détenu pour sept ans. Entre eux s'immisce Jean, prétendument frère d'un prisonnier, et qui emmène Maïté dans sa voiture pour de brèves étreintes qui se veulent hygiéniques. Sur celui-ci, le voile se lève rapidement : point du tout visiteur lambda, Jean est le gardien de Vincent, téléguidé par ce dernier pour partager, via un minuscule enregistreur, les ébats des deux amants. Piste rohmérienne, semée de dissimulations et de non-dits, que le film feint de suivre avant d'abattre d'autres cartes.

Alors, quoi ? Rien, justement : juste une remise à niveau des compteurs infléchissant à peine la courbe du récit. Une fois ses possibles effets d'annonce dégonflés (fabrication d'un corps de prostitution, ébauche d'un rapport homoérotique, autant d'académismes d'époque), *7 ans* poursuit sa course et troque l'hypothèse du mensonge pour celle, nettement plus retorse et tellement plus riche, du leurre. Autrement dit, de l'objet qui, préposé à dévier un désir, lui per-

mettra de se rejouer sur une autre scène.

La nature de ce leurre est double. La première est le magnétophone qui, posé sur la lunette avant de la voiture, ne livrera que de médiocres ersatz sonores. Un piètre porno radiophonique amateur, comme le pointerait Vincent à son gardien – « On n'entend que toi ». La seconde est un corps qui déborde assez vite les frontières du rôle d'amant de substitution. Défaute d'un côté, excès de l'autre, jeu nul partout. Naïveté est le mot, ou plutôt virulence dans l'erreur, à l'image de ce pull rouge acheté à l'amant, en écho au sweater offert quelque temps plus tôt au mari.

Une fois mises à nues les pauvres ficelles de la machination, que reste-t-il ? Parce qu'il laisse toujours miroiter le dévoilement d'une prémisse cachée, le mensonge va de pair avec le suspense : la vérité n'y est qu'une question de temps. Rien de tel dans *7 ans* : plus le mensonge s'y dissipe, plus le mystère s'y épaissit. Une scène frappe en particulier l'imagination. Non pas celle, très explicite, où les régimes de réalité se mêlent pour surimprimer, dans la salle de bains conjugale, la figure de Jean sur celle de Vincent, mais plutôt le zoom furtif sur une fenêtre d'où pend une paire de draps tordus. Aucun plan qui précède ne peut l'expliquer, et le montage abouche ensuite un simple plan sur Vincent : infirmerie, perfusion, tentative de suicide... Alors le film touche à un secret plus grand que lui. Toute son élégance est d'en prendre acte, sans jamais aller le chercher.

Elisabeth Lequeret